

œuvres de dérision où tous les poncifs, toutes les conventions, toutes les valeurs de notre société sont stigmatisés : l'Etat, l'armée, l'église, la famille, le travail, la justice, la morale, l'art même. Sur un treillis de bois trône une sculpture taillée dans un bloc de glace vivement coloré : elle fond et s'effondre sous le regard des spectateurs médusés. Plus loin, vous vous égarez dans une forêt de poteaux de signalisation. Puis, vous foulez un monceau de débris, symbole, sans doute, de nos sur-productions, de nos surplus et de nos gaspillages ! De vastes tableaux -affiches rappellent les surenchères publicitaires et électorales.

Soudain, l'on est saisi, enveloppé dans une bande de plastic, un « artiste » vous emballé comme un vulgaire saucisson. Un autre vous tend un fusil et vous désigne une énorme photo d'homme nu sur laquelle vous devez tirer. « Civilisation = Fossilisation » et d'autres graffiti, rappelant mai 68, se succèdent sur un mur. Un groupe de quatre jeunes gens, revêtus d'uniformes militaires, portant chacun une étiquette avec l'inscription, Espagne, Portugal, Brésil, Grèce, s'arrêtent devant les œuvres les plus provocantes et applaudissent.

L'érotisme, bien sûr, on le rencontre partout. Sur une longue enfilade de panneaux, voici une série de dessins abominables et de photographies plus abominables encore. Des vieillards lubriques s'embrassent dans les poses les plus obscènes. Leurs mains, sales et ridées, tâtonnent vers un plaisir animal. Dérision de l'amour. Il n'est aucune valeur qui n'ait été raillée et méprisée.

Je sors, épuisé, ayant peut-être passé, sans les voir, à côté d'œuvres recueillies, inspirées par une méditation spirituelle ? Mais le spectacle des techniques, des matières et des violences triomphe et efface tout le reste. Assis sur une marche, à l'entrée du musée, j'écoute un orchestre beatnick qui joue avec des instruments extravagants une suite de variations cocasses sur la Marseillaise. La foule bigarrée, cosmopolite, circule et contemple quelques sculptures ou objets aux formes primaires. J'aperçois un couple. Elle, grande, belle jeune fille, le teint pâle, revêtue d'une sorte de longue chasuble qui lui tombe jusqu'aux chevilles. Lui, magnifique Viking blond, en survêtement blanc et botté. Soudain, il déploie un vaste drapeau américain et l'étale par terre. La foule s'écarte, forme un cercle. La jeune



POLIATCHEK

A la biennale de Paris

La nature artificielle de nos cités urbaines

filles, le visage grave, sans fard, ôte sa chasuble et apparaît intégralement nue avant de se glisser sous le drapeau. Le jeune homme la rejoint et, pendant cinq minutes, ils copulent ou font semblant. Enfin ils soulèvent le drapeau, se relèvent, toujours l'air sérieux, sans prononcer un mot. Elle se rhabille. Le public applaudit pendant qu'ils disparaissent dans la foule.

Voilà ce que j'ai vu, le 2 octobre à Paris, par une belle après-midi enso-

leillée. Je m'interroge encore. Quel est le sens de ces signes, de ces actes ? Quelle vérité s'en dégage et quelle leçon ? Il est certain que l'aspect chaotique et paradoxal de cette manifestation est le fidèle reflet de notre société. Car les œuvres artistiques — de tous — sont des phénomènes de polarisation. Elles traduisent l'essentiel — l'essence même — d'une époque.

Camille CLAUS ■